© IIJP 2026 | Volume 2, Issue 3, pp. 2696-2705 | ISSN: 2636-4484

FIGURES DU MESSIE ET QUÊTE DE SALUT CHEZ BERNANOS ET TOURNIER: ÉTUDE COMPARATIVE

GARBA, Afwangnyi Bisat
Department of French, Ahmadu Bello University, Zaria
gafwangnyi@abu.edu.ng/ ***ORCID****: 0000-0002-5576-2905*

ARTICLE INFO
Article No.: 0617
Accepted Date: 02/09/2026
Published Date: 30/09/2026
Type: Research

ABSTRACT

This article offers a comparative study of the figures of the Messiah and the modalities of the quest for salvation in the novels of Georges Bernanos and Michel Tournier with a view to examining the messianic representation, constructed by these authors in the contemporary era. Drawing on a focused corpus *Sous le soleil de Satan*, *Journal d'un curé de campagne*, and *Monsieur Ouine* for Bernanos; *Vendredi ou les limbes du Pacifique*, *Le Roi des aulnes*, and *Gaspard, Melchior et Balthazar* for Tournier, the analysis shows that both novelists share a common conviction: salvation can only come through an effective traversal of evil, never through its avoidance. In Bernanos, this conviction takes the form of a theology of kenosis, in which the saint, often disgraced or suffering, becomes the instrument of a transcendent, sacrificial grace. In Tournier, the same conviction is reworked in a mythological register, where the Messiah shifts, is profaned, and multiplies, bearing an immanent and ambivalent salvation. Beyond this fundamental theological divergence, the article identifies notable structural convergences: the centrality of the suffering body, the slow temporality of redemption, and the social marginality of salvific figures. The study closes with avenues for further research, including a possible extension of the corpus to Julien Green and J.M.G. Le Clézio, and a historicization of the shift from a sacrificial to a mythic messianism in the twentieth-century French novel.

Keywords: Bernanos, Tournier, messianism, sainthood, myth, the sacred, twentieth-century French novel

Résumé

Cet article propose une étude comparative des figures du Messie et des modalités de la quête de salut chez Georges Bernanos et Michel Tournier afin de présenter la peinture messianique que font ces auteurs à l'époque contemporaine. L'analyse porte sur un corpus resserré : *Sous le soleil de Satan*, *Journal d'un curé de campagne* et *Monsieur Ouine* chez Bernanos ; *Vendredi ou les limbes du Pacifique*, *Le Roi des aulnes* et *Gaspard, Melchior et Balthazar* chez Tournier. La démarche procède par lecture comparée des figures salvatrices propres à chaque corpus, avant de dégager les convergences et les divergences entre les deux œuvres. Les deux romanciers partagent une même conviction : le salut ne peut advenir que par une traversée effective du mal, jamais par son évitement. Chez Bernanos, cette conviction s'exprime dans une théologie de la kénose où le saint, souvent disgracié ou souffrant, devient l'instrument d'une grâce transcendante et sacrificielle. Chez Tournier, elle se retravaille dans un registre mythologique où le Messie se déplace, se profane et se pluralise, portant un salut immanent et ambivalent. Au-delà de cette divergence théologique fondamentale, l'article dégage des convergences structurelles notables : centralité du corps souffrant, temporalité lente de la rédemption, marginalité sociale des figures salvatrices. L'étude s'achève sur des pistes de prolongement, notamment un élargissement possible du corpus à Julien Green et J.M.G. Le Clézio, et une historicisation du passage d'un messianisme sacrificiel à un messianisme mythique dans le roman français du vingtième siècle.

© IIJP 2026 | Volume 2, Issue 3, pp. 2696-2705 | ISSN: 2636-4484

Introduction

Deux écrivains français du vingtième siècle, séparés par une génération mais unis par une même obsession du sacré, ont fait du roman le lieu d'une interrogation sur le salut de l'homme : Georges Bernanos et Michel Tournier. Le premier, étant catholique intransigeant et polémiste, construit une œuvre où la sainteté se paie du prix de la souffrance et où le mal circule comme une matière presque physique, contaminant les âmes avant d'être vaincu par elles. Le second est un philosophe de formation. Disciple déclaré de Gaston Bachelard, façonne des romans où le mythe supplante le dogme, où la figure christique se démultiplie et se déplace, se profane parfois jusqu'à l'inversion, mais ne cesse jamais de hanter le texte. Entre ces deux univers, en apparence si éloignés, l'un enraciné dans la foi catholique la plus orthodoxe, l'autre nourri de psychanalyse, d'ethnologie et de perversion des mythes, se noue pourtant un dialogue souterrain autour d'une même question : qu'est-ce que sauver, et qui peut sauver ?

Le rapprochement entre Bernanos et Tournier n'a rien d'arbitraire. La critique a depuis longtemps signalé la persistance, dans l'œuvre de Tournier, d'une structure de pensée héritée du catholicisme, même détournée à des fins mythologiques (Bouloumié, *Michel Tournier : le roman mythologique* 34-41). De son côté, Bernanos, s'il n'a jamais quitté le terrain de la théologie chrétienne, construit ses saints et ses prêtres comme des figures paradoxales, plus proches du mythe antique du bouc émissaire que de l'hagiographie édifiante (Milner 117). Chez l'un comme chez l'autre, le Messie n'est jamais donné d'emblée : il se cherche, se dérobe, se déguise, et c'est cette quête elle-même, plus que son aboutissement, qui constitue la matière romanesque. Or, la critique a jusqu'ici étudié séparément la théologie de Bernanos et la mythologie de Tournier, sans comparer systématiquement leurs figures christiques. C'est ce vide critique que la présente étude se propose de combler, en articulant pour la première fois ces deux corpus au sein d'un même cadre comparatif, afin d'en dégager la structure commune du salut par l'épreuve du mal.

Cet article se propose d'examiner comparativement les figures du Messie et les modalités de la quête de salut chez ces deux romanciers, à partir d'un corpus resserré : du côté de Bernanos, *Sous le soleil de Satan* (1926), *Journal d'un curé de campagne* (1936) et *Monsieur Ouine* (1943) ; du côté de Tournier, *Vendredi ou les limbes du Pacifique* (1967), *Le Roi des aulnes* (1970) et *Gaspard, Melchior et Balthazar* (1980). Nous soutiendrons que les deux auteurs partagent une même conviction : le salut ne peut advenir que par une traversée du mal, non par son évitement. Ils divergent en revanche radicalement sur la nature de l'instance salvatrice : transcendance verticale et sacrificielle chez Bernanos, immanence mythique et ambivalente chez Tournier. Cette divergence, on le verra, n'empêche pas une troublante parenté dans le traitement littéraire de la figure messianique, notamment dans son inscription au sein de corps souffrants, déformés ou marginaux.

Notre méthode procède en quatre temps. Nous examinerons d'abord, séparément, la construction des figures messianiques propres à chaque romancier, en nous attachant à la genèse textuelle de ces figures autant qu'à leur inscription dans une tradition mystique pour Bernanos, mythologique et ethnologique pour Tournier. Nous chercherons ensuite à dégager les points de convergence qui, par-delà les systèmes de croyance opposés des deux auteurs, révèlent une même intuition romanesque du salut comme épreuve. Nous nous pencherons enfin sur les divergences les plus significatives, avant de proposer, en manière d'ouverture, quelques pistes de prolongement théorique. Un tel projet suppose de résister à deux tentations symétriques : celle de dissoudre Bernanos dans une lecture purement mythocritique qui négligerait la spécificité de sa foi catholique, et celle, inverse, de christianiser trop vite Tournier en ignorant l'ironie systématique avec laquelle il traite la matière évangélique. C'est dans cet espace intermédiaire,

entre théologie assumée et mythologie retravaillée, que se situe l'enjeu véritable de notre comparaison.

Bernanos: la sainteté comme figure christique souffrante

Cette lecture des figures messianiques bernanosiennes s'appuie sur les outils de la mythocritique, entendue comme l'étude des structures anthropologiques récurrentes de l'imaginaire, complétée par les catégories de la théologie narrative, qui envisage le récit lui-même, et non le seul contenu doctrinal qu'il illustre, comme le lieu où se pense le salut. Ce double cadre permet de traiter le texte bernanosien comme un espace où le dogme se retravaille en images et en structures symboliques récurrentes, plutôt que comme un simple support d'illustration théologique, et d'évaluer ainsi la rigueur de l'interprétation proposée ici plutôt que de la réduire à une impression de lecture.

L'abbé Donissan et le poids du mal

Sous le soleil de Satan inaugure, dès le premier grand roman de Bernanos, une conception de la sainteté qui restera constante dans toute son œuvre : le saint n'est pas celui qui échappe au mal, mais celui qui en porte le poids à la place des autres. L'abbé Donissan, curé de Lumbres, est décrit d'emblée comme un être disgracié, presque monstrueux dans sa maladresse physique, que rien ne prédestine, en apparence, à la sainteté (Bernanos, *Sous le soleil* 45-52). C'est précisément cette absence de grâce naturelle qui, pour Bernanos, ouvre la voie à la grâce surnaturelle : le saint bernanosien n'est jamais un héros au sens classique, mais un homme brisé que Dieu choisit malgré lui, et souvent contre lui.

La rencontre nocturne de Donissan avec le maquignon, figure démoniaque déguisée, constitue le moment paradigmatique de cette théologie romanesque. Le diable n'y apparaît pas comme une force extérieure et lointaine, mais comme un double, une tentation de compréhension totale qui menace de dissoudre l'identité même du prêtre (Bernanos, *Sous le soleil* 138-145). Hans Urs von Balthasar a montré combien cette scène reprend, en la déplaçant, la tentation christique au désert : Donissan est un « Christ diminué », appelé à revivre dans sa chair la lutte contre le mal, mais sans jamais atteindre la victoire éclatante du modèle évangélique (Balthasar 68-74). Le salut, chez Bernanos, ne se donne jamais en pleine lumière ; il se gagne dans l'obscurité, l'incompréhension et souvent l'échec apparent.

Ce qui frappe, dans la construction du personnage, c'est la persistance d'une thématique de la vue et de l'aveuglement. Donissan, doté malgré lui d'un don de double vue qui lui permet de percer les consciences, souffre de cette clairvoyance autant qu'il en tire une forme d'autorité spirituelle (Bernanos, *Sous le soleil* 201-203). Ce don ambigu, que le texte hésite à qualifier de grâce ou de malédiction, situe d'emblée le personnage dans une zone frontalière entre sainteté et possession, entre élection divine et fascination démoniaque. La résurrection avortée du petit Mouchette, tentative désespérée de Donissan pour ramener à la vie un enfant mort, illustre cette ambiguïté fondamentale : le miracle, s'il a lieu, n'est ni pleinement authentifié ni clairement récusé par le texte, et Bernanos maintient volontairement le lecteur dans une incertitude qui reproduit, au niveau de la réception, l'incertitude théologique vécue par le personnage lui-même (Bernanos, *Sous le soleil* 256-260). C'est cette instabilité constitutive, plus qu'une affirmation dogmatique tranquille, qui caractérise la figure du saint chez Bernanos dès son premier roman.

Le curé d'Ambricourt : une kénose quotidienne

Journal d'un curé de campagne radicalise cette esthétique de la sainteté humiliée. Le jeune curé d'Ambricourt, rongé par une maladie qui se révélera être un cancer, ne connaît aucun triomphe temporel : il est rejeté par sa paroisse, incompris de ses supérieurs, épuisé par une existence matérielle misérable. Sa mort, loin d'être une défaite, est présentée par Bernanos comme l'accomplissement d'une vocation qui n'avait de sens que dans le don total de soi. La

formule finale du roman (que la critique cite abondamment sans jamais épuiser sa portée) résume toute une théologie de la grâce reçue plutôt que méritée (Bernanos, *Journal* 314-316).

Cette structure correspond très exactement à ce que les théologiens nomment la kénose, c'est-à-dire l'abaissement volontaire de la divinité dans la condition humaine la plus démunie. William Bush a consacré une étude entière à montrer comment Bernanos transpose ce mouvement kénotique dans le tissu même de sa prose, par une écriture qui refuse tout lyrisme triomphal et s'attache au contraire aux détails les plus prosaïques de la déchéance physique du curé (Bush 211-219). Le Messie bernanosien ne rachète pas le monde de l'extérieur ; il s'y enfonce, il en épouse la misère la plus concrète (le froid, la faim, la solitude) pour la transfigurer de l'intérieur, sans que cette transfiguration soit jamais spectaculaire.

La forme même du journal intime, choisie par Bernanos pour ce roman, renforce cette esthétique de l'humilité rédemptrice. Contrairement au récit à la troisième personne de *Sous le soleil de Satan*, qui maintenait une distance entre le narrateur et le saint, le dispositif du journal place le lecteur au plus près d'une conscience qui doute, qui se reprend, qui consigne ses propres faiblesses sans complaisance. Le curé note ainsi, avec une lucidité presque clinique, ses échecs pastoraux répétés auprès de la comtesse, de Chantal, de ses paroissiens indifférents ou hostiles (Bernanos, *Journal* 89-97 ; 156-160). Cette accumulation d'échecs apparents constitue paradoxalement le socle sur lequel se construit la sainteté du personnage : c'est précisément parce qu'il ne réussit rien selon les critères du monde que le curé d'Ambricourt devient, aux yeux de Bernanos, un authentique instrument de la grâce. La scène de la conversion de la comtesse, obtenue non par l'éloquence mais par une sorte de violence spirituelle presque involontaire, illustre cette logique paradoxale du salut qui s'accomplit à l'insu même de celui qui en est l'instrument (Bernanos, *Journal* 178-180).

Monsieur Ouine et l'absence du sauveur

Monsieur Ouine, roman plus sombre et plus désespéré, met en scène l'envers de cette théologie du salut : celui d'un monde où le Messie semble absent, où le mal a proliféré au point de rendre la rédemption presque impensable. Le personnage éponyme, professeur retiré dans un village normand, incarne une forme de nihilisme spirituel qui contamine tout ce qui l'entoure. Max Milner note que ce roman marque, dans l'œuvre de Bernanos, le moment où la figure du saint rédempteur cède la place à une méditation sur l'ennui métaphysique, sur ce que Bernanos appelle ailleurs « l'agonie de l'Église » (Milner 204).

Pourtant, même dans ce roman du désenchantement, subsiste une trace de la structure messianique : le personnage de Steeny, enfant confronté très tôt à la corruption du monde adulte, porte en germe la possibilité d'un salut différé, projeté dans un avenir que le texte ne montre pas mais qu'il laisse entrevoir comme une promesse tenue en réserve (Bernanos, *Monsieur Ouine* 267). Cette structure d'attente, plus que d'accomplissement, rapproche paradoxalement Bernanos d'une temporalité messianique très proche de celle que l'on retrouvera chez Tournier : le salut n'est jamais un événement clos, mais un horizon qui continue de travailler le texte après sa dernière page.

La mort de Monsieur Ouine lui-même, longue agonie décrite avec une minutie presque insoutenable, fonctionne comme un anti-modèle de la mort édifiante du curé d'Ambricourt. Là où ce dernier meurt réconcilié, dans une paix que Bernanos donne à percevoir malgré l'absence de tout secours sacramentel immédiat, Ouine agonise dans la confusion et le mensonge, incapable jusqu'au bout de nommer la vérité de sa propre existence (Bernanos, *Monsieur Ouine* 288-290). Ce contraste entre les deux morts, l'une lumineuse dans son dépouillement, l'autre ténébreuse dans son bavardage terminal, illustre la manière dont Bernanos construit, roman après roman, une typologie de la fin de vie comme révélateur ultime de la vérité spirituelle d'un personnage. Le

curé du village, quant à lui, incarne une figure intermédiaire entre le saint et le damné : témoin impuissant de la déchéance de sa paroisse, il ne parvient ni à sauver Ouine ni à se sauver véritablement lui-même, ce qui a conduit certains critiques à voir dans ce roman le texte le plus proche du désespoir dans toute l'œuvre bernanosienne, sans que ce désespoir soit toutefois jamais total ni définitif (Bush 234-241).

Tournier : le Messie mythologique et la profanation féconde

Après avoir dégagé, chez Bernanos, une théologie de la kénose fondée sur la verticalité du sacrifice, il convient à présent d'observer comment Tournier retravaille cette même exigence salvatrice dans un tout autre registre, mythologique et résolument immanent.

Robinson-Vendredi : l'inversion du sauveur

Vendredi ou les limbes du Pacifique opère un renversement fondamental par rapport au modèle bernanosien. Là où Bernanos maintient la verticalité d'une grâce venue d'en haut, Tournier construit une intrigue où le salut circule horizontalement, entre deux hommes, et où la figure salvatrice change de camp au fil du roman. Robinson, d'abord maître colonial reproduisant sur son île un ordre européen absurde, se voit peu à peu dessaisi de sa position dominante par Vendredi, dont la vitalité solaire finit par « sauver » Robinson d'une civilisation mortifère (Tournier, *Vendredi* 187-190).

Arlette Bouloumié a montré que ce renversement s'inscrit dans une logique proprement mythologique : Vendredi n'est pas un Christ au sens théologique, mais une figure solaire, presque dionysiaque, qui rédime Robinson en le faisant passer d'une temporalité linéaire et productiviste à une temporalité cyclique et ludique (Bouloumié, *Michel Tournier : le roman mythologique* 88-90). Le salut tournierien n'est donc pas rachat d'une faute par le sacrifice, mais métamorphose d'une conscience close en une conscience ouverte au monde. Gilles Deleuze, dans son essai fameux sur ce roman, a insisté sur la manière dont l'absence de tout regard d'autrui transforme l'île en un espace de refondation ontologique, où les catégories mêmes du salut et de la perdition doivent être repensées hors du cadre chrétien classique (Deleuze 257-260).

L'épisode de l'explosion de la grotte, qui détruit l'ensemble des réserves et des instruments accumulés par Robinson depuis son naufrage, marque le point de bascule décisif du roman. Cette destruction, provoquée involontairement par Vendredi, est vécue par Robinson non comme une catastrophe mais, très vite, comme une libération inattendue : débarrassé des objets qui l'attachaient à son ancienne identité de planteur méthodique, il peut enfin accéder à un rapport différent au temps et à l'île elle-même, que le roman associe explicitement au soleil, à la nudité et au jeu (Tournier, *Vendredi* 221). C'est dans cette séquence que la fonction salvatrice de Vendredi apparaît le plus nettement : il ne sauve pas Robinson en le protégeant du malheur, mais en le précipitant, malgré lui, hors d'un ordre qui l'aliénait. Cette conception du salut par la perte plutôt que par l'accumulation constitue l'un des apports les plus originaux de Tournier à la réécriture du mythe robinsonien, et elle inverse terme à terme la logique defoenienne de la maîtrise et de la propriété (Bouloumié, *Michel Tournier : le roman mythologique* 103).

Abel Tiffauges : le Messie inversé du Roi des aulnes

Le Roi des aulnes pousse plus loin encore la logique de la profanation messianique en construisant un personnage, Abel Tiffauges, dont l'ambiguïté morale est totale. Garagiste puis prisonnier de guerre recruté dans les Napolas nazies pour recruter de jeunes garçons, Tiffauges se pense lui-même comme un « ogre » porteur d'enfants, réinterprétant sa propre monstruosité à travers le mythe de saint Christophe, celui qui porte l'enfant Christ sur ses épaules (Tournier, *Le Roi des aulnes* 312-320).

C'est là où la stratégie tournierienne atteint son point le plus vertigineux : Tiffauges se convainc d'accomplir une mission christique (porter, protéger, sauver l'enfance) alors même que

son action historique le place au service de l'entreprise la plus destructrice de vies enfantines du vingtième siècle. Colin Davis souligne que ce télescopage entre mythe personnel et réalité historique constitue la critique la plus radicale que Tournier adresse à toute prétention messianique auto-proclamée : le sentiment subjectif d'être un sauveur ne garantit rien quant à la nature réelle, souvent funeste, des actes accomplis (Davis 94-98). La scène finale, où Tiffauges porte sur ses épaules un enfant juif rescapé à travers les marais, dans un geste qui cite explicitement l'iconographie de saint Christophe, ne rachète le personnage qu'au prix de sa propre disparition, absorbé par la terre (Tournier, *Le Roi des aulnes* 506-508). Le salut, ici encore, ne s'accomplit que dans une forme d'anéantissement du sujet sauveur.

Il importe de souligner combien le roman construit patiemment, dès ses premières pages, le système symbolique qui permettra à Tiffauges de s'auto-interpréter en figure christique. Le motif de la « phorie », le fait de porter un être sur ses épaules, traverse tout le roman, depuis les souvenirs d'enfance du personnage jusqu'à ses activités professionnelles de garagiste, où il porte fréquemment des enfants sur son dos lors de jeux improvisés (Tournier, *Le Roi des aulnes* 78-86). Tournier construit ainsi une continuité trompeuse entre un geste anodin, presque affectueux, et son détournement funeste au service du recrutement militaire nazi. Cette continuité même constitue la leçon la plus dérangeante du roman : elle montre que les structures mythiques et symboliques n'ont, en elles-mêmes, aucune valeur morale garantie, et qu'elles peuvent aussi bien servir la charité que la barbarie selon le contexte historique dans lequel elles s'incarnent. Michel Tournier, dans plusieurs entretiens, a d'ailleurs revendiqué cette ambivalence comme le cœur même de son projet romanesque, refusant toute lecture qui réduirait Tiffauges à un simple monstre ou, à l'inverse, à un saint méconnu (Bouloumié, « Tournier et les figures du sacré » 48-52).

Les rois mages et la pluralisation du Messie

Gaspard, Melchior et Balthazar aborde frontalement, cette fois, la matière évangélique, en donnant voix aux trois rois mages traditionnels et en leur adjoignant un quatrième, Taor, prince inventé par Tournier lui-même. Ce geste de pluralisation est significatif : en multipliant les figures qui s'approchent de l'enfant messianique sans jamais véritablement le rejoindre, Tournier déplace le centre de gravité du récit christique. Le Messie n'est plus l'objet unique et central du roman ; il devient un point de fuite vers lequel convergent des trajectoires individuelles marquées chacune par un manque, un désir de rédemption personnel, la lèpre de Balthazar, la mélancolie de Gaspard, la quête de Taor, obsédé par les sucreries et la gourmandise (Tournier, *Gaspard* 213-228).

La critique a souligné que ce roman constitue la tentative la plus explicite de Tournier pour renouer avec la tradition chrétienne tout en la retravaillant depuis l'intérieur du mythe (Bouloumié, « Tournier et les figures du sacré » 45-53). Taor, en particulier, dont la quête se solde par un esclavage de plusieurs décennies dans des mines de sel avant qu'il ne parvienne, trop tard, à la Cène, incarne une temporalité du salut radicalement différée, presque comique dans son décalage, mais qui n'en demeure pas moins habitée par une authentique espérance rédemptrice (Tournier, *Gaspard* 398-410). Le Messie, chez Tournier, sauve toujours de biais, par des voies obliques que le sujet ne maîtrise ni ne comprend entièrement.

Convergences : le mal comme condition du salut

Au-delà de leurs présupposés théologiques opposés, Bernanos et Tournier partagent une conviction romanesque profonde : le salut ne peut être atteint par contournement du mal, mais seulement par sa traversée intégrale. Chez Bernanos, cette conviction s'exprime dans la doctrine, empruntée à la tradition mystique, selon laquelle le saint doit épouser jusqu'à l'agonie la détresse du pécheur pour espérer le sauver. C'est le principe même de la « communion des saints » que

Donissan et le curé d'Ambricourt incarnent chacun à leur façon (Bush 211-219). On peut toutefois nuancer la lecture de Milner sur ce point : en insistant sur la dimension proprement corporelle de la grâce chez Bernanos, elle tend à minorer la part d'ambiguïté ironique que certains passages, notamment dans Monsieur Ouine, laissent pourtant affleurer. Chez Tournier, cette même logique se retrouve transposée dans un registre mythologique : Tiffauges ne peut accomplir sa mission christique qu'en traversant l'horreur du système concentrationnaire, et Robinson ne peut renaître à une vie authentique qu'après avoir épuisé les impasses de la civilisation qu'il a tenté d'importer sur son île.

Cette parenté structurelle explique pourquoi les deux œuvres refusent également tout salut facile, sentimental ou moralisateur. Ni Bernanos ni Tournier ne proposent de héros exemplaires au sens classique : leurs figures messianiques sont toujours des figures fêlées, ambiguës, parfois grotesques. Le corps souffrant (celui du curé phtisique, celui de Tiffauges hypertrophié et difforme, celui de Donissan épuisé par ses veilles) devient le lieu même où s'éprouve la possibilité du salut, dans une esthétique qui doit beaucoup, chez les deux auteurs, à une méfiance commune envers toute spiritualité désincarnée.

Cette centralité du corps mérite d'être soulignée davantage, car elle constitue sans doute le point où la parenté entre les deux œuvres est la plus tangible sur le plan de l'écriture elle-même. Chez Bernanos, la déchéance physique (la toux du curé, la maigreur de Donissan, l'épuisement nerveux qui frappe tant de ses personnages) n'est jamais un simple détail réaliste : elle fonctionne comme un signe, au sens quasi sacramentel du terme, de l'action de la grâce qui travaille le corps du dedans, en le vidant de ses forces naturelles pour mieux le rendre disponible à une force qui le dépasse. Chez Tournier, la corporéité prend une tournure différente mais tout aussi centrale : l'obésité de Tiffauges, sa force physique disproportionnée, sa laideur revendiquée comme une singularité presque sacrée, participent d'une esthétique du corps monstrueux qui, loin de disqualifier le personnage de toute fonction salvatrice, en constitue au contraire la condition d'exercice. Dans les deux cas, le corps ordinaire, harmonieux, socialement adapté, est disqualifié comme lieu possible du sacré ; c'est toujours l'écart, la difformité ou l'usure qui ouvre la voie à une fonction messianique, comme si la beauté convenue du monde social ne pouvait, chez ces deux romanciers, que faire écran à l'irruption du salut.

On notera également, chez l'un comme chez l'autre, l'importance structurante de la figure de l'enfant comme réceptacle privilégié de l'espérance messianique — Steeny chez Bernanos, l'enfant porté par Tiffauges, l'enfant Jésus lui-même chez Tournier. L'enfance y fonctionne comme le lieu d'un salut non encore compromis, encore ouvert, par contraste avec la corruption généralisée du monde adulte que les deux romanciers décrivent sans concession (Bouloumié, *Michel Tournier : le roman mythologique* 142-149).

Un second point de convergence, moins souvent relevé par la critique, concerne la dimension proprement temporelle du salut chez les deux romanciers. Ni Bernanos ni Tournier ne conçoivent la rédemption comme un instant ponctuel, isolable dans la chronologie du récit ; l'un et l'autre préfèrent une temporalité de la maturation lente, voire de l'attente prolongée jusqu'à l'absurde. Le curé d'Ambricourt ne comprend le sens de sa vocation que sur son lit de mort ; Taor, chez Tournier, doit patienter plusieurs décennies dans les mines de sel avant d'entrevoir, trop tard selon les canons du récit évangélique mais à temps selon la logique proprement tournierienne du contretemps fécond, la scène de la Cène (Tournier, *Gaspard* 398-410). Cette parenté dans le traitement du temps suggère que, par-delà leurs présupposés doctrinaux inconciliables, les deux auteurs partagent une même méfiance à l'égard de toute conception instantanée ou magique du salut : chez eux, être sauvé suppose toujours d'avoir d'abord duré, souffert et attendu.

Enfin, on peut relever chez les deux romanciers un recours comparable à la marginalité sociale comme condition d'accès au sacré. Le curé de campagne, le saint disgracié, l'ogre solitaire, le naufragé, l'esclave des mines de sel : aucune de ces figures n'occupe une position de pouvoir ou de prestige social au moment où elle accède à sa fonction rédemptrice. Cette constance suggère, chez Bernanos comme chez Tournier, une même intuition selon laquelle le centre du pouvoir temporel, qu'il soit ecclésiastique, colonial ou militaire, est structurellement incompatible avec l'exercice authentique d'une fonction salvatrice, laquelle ne peut s'exercer que depuis les marges.

Divergences: transcendance sacrificielle contre immanence mythique

La divergence la plus fondamentale entre les deux œuvres tient à la nature de l'instance salvatrice elle-même. Chez Bernanos, le salut procède toujours d'en haut : c'est la grâce divine, gratuite et souveraine, qui s'empare de personnages indignes ou incapables, et qui les élève malgré eux au rang d'instruments du rachat. Cette conception, profondément augustinienne, repose sur une anthropologie pessimiste de la nature humaine, incapable de se sauver elle-même sans le secours d'une transcendance extérieure (Balthasar 91-98).

Chez Tournier, à l'inverse, le salut ne descend jamais d'un ciel théologique, il émerge de l'intérieur même du mythe, de la matière, du corps, du contact avec une altérité radicale (l'île déserte, l'enfant, le mage étranger). La transcendance chrétienne y est systématiquement retravaillée, profanée au sens étymologique du terme, ramenée devant le temple plutôt qu'à l'intérieur du sanctuaire, pour être réinvestie de significations nouvelles, souvent panthéistes ou animistes (Deleuze 271-278). Cette différence a une conséquence narrative majeure : le récit bernanosien tend vers une clôture tragique où le sacrifice accomplit son sens plein, tandis que le récit tournierien, plus ludique et plus ironique, laisse fréquemment planer une ambiguïté irréductible sur la nature véritablement salvatrice des dénouements qu'il propose.

Il convient également de noter une divergence stylistique corrélée à ces choix théologiques. La prose bernanosienne, hantée par l'urgence spirituelle, procède par accumulation, par un lyrisme sombre et heurté qui mime l'angoisse de ses personnages (Bush 156-163). L'écriture tournierienne, à l'inverse, plus classique et plus maîtrisée, cultive une ironie distanciée qui invite le lecteur à ne jamais prendre au pied de la lettre les prétentions messianiques de ses protagonistes (Davis 78-85). Le style, chez les deux auteurs, devient ainsi le vecteur même de leur théologie ou de leur mythologie romanesque.

Cette divergence stylistique recoupe une divergence plus profonde encore, d'ordre épistémologique, quant au statut de la vérité religieuse dans le roman. Bernanos écrit en croyant, pour qui le surnaturel constitue une réalité objective qu'il s'agit de rendre sensible au lecteur par les moyens du roman. Le doute qui traverse ses personnages est un doute existentiel, jamais un doute sur l'existence même de Dieu ou du diable, dont la réalité n'est à aucun moment mise en question par le texte (Balthasar 102-109). Tournier, en revanche, écrit en mythographe, pour qui la vérité des figures christiques importe moins que leur fécondité symbolique et leur capacité à éclairer, par déplacement, les enjeux anthropologiques de son époque. Cette différence de statut épistémologique explique pourquoi la critique théologique a pu recevoir Bernanos comme un romancier de la grâce authentique, alors que Tournier a plus souvent été lu du côté de la philosophie et de l'anthropologie religieuse que de la théologie proprement dite (Bouloumié, « Tournier et les figures du sacré » 54-58).

Une dernière divergence mérite d'être signalée, relative au traitement de la communauté. Chez Bernanos, le salut individuel du saint a toujours une portée communautaire explicite : Donissan et le curé d'Ambricourt agissent au sein d'une paroisse, pour une paroisse, et leur sainteté, aussi solitaire soit-elle dans son expérience vécue, vise le rachat d'un corps social — le

village, l'Église, la France catholique tout entière que Bernanos ne cesse d'invoquer dans ses écrits polémiques contemporains de ses romans (Milner 220-228). Chez Tournier, à l'inverse, la quête messianique demeure fondamentalement individuelle, presque solipsiste : Robinson se sauve seul, avec Vendredi pour unique témoin ; Tiffauges poursuit une mythologie personnelle largement incommunicable aux autres personnages du roman. Seul *Gaspard, Melchior et Balthazar*, par la pluralité même de ses figures royales convergeant vers un même enfant, esquisse une forme de communauté du salut, mais cette communauté reste lâche, faite de trajectoires parallèles plutôt que d'un corps ecclésial unifié comme chez Bernanos (Davis 133-140).

Conclusion

La comparaison entre Georges Bernanos et Michel Tournier révèle, au terme de ce parcours, une parenté profonde sous une opposition de surface. Les deux romanciers construisent leurs œuvres autour d'une même intuition : que le salut de l'homme ne peut se penser en dehors d'une traversée effective du mal, et que les figures qui l'incarnent (saints déchus, ogres christiques, mages égarés) sont toujours marquées par une ambiguïté fondamentale qui interdit toute lecture édifiante trop simple. Mais cette parenté structurelle se déploie selon deux logiques irréductiblement différentes : la verticalité sacrificielle d'une grâce transcendante chez Bernanos, l'horizontalité mythique d'une rédemption immanente chez Tournier. Par rapport aux travaux de Bouloumié sur Tournier, de Milner sur Bernanos et de Davis sur les deux romanciers considérés séparément, l'apport propre de la présente étude est de mettre systématiquement en regard leurs figures messianiques respectives, afin de faire apparaître une structure commune de traversée du mal que la critique n'avait pas encore théorisée comme telle.

Cette étude invite à poursuivre la réflexion dans plusieurs directions. On pourrait notamment interroger la réception critique de ces deux œuvres à l'aune des évolutions du sacré dans la littérature française contemporaine, ou encore élargir le corpus à d'autres romanciers du vingtième siècle, Julien Green, dont la parenté avec Bernanos est bien connue, ou encore J.M.G. Le Clézio, dont l'œuvre reprend elle aussi la matière mythologique dans un rapport complexe au sacré. Il resterait également à approfondir la dimension proprement narratologique de cette question : comment la structure même du récit (linéaire ou cyclique, close ou ouverte) porte en elle une conception implicite du salut qui excède le seul contenu thématique des romans.

Il faudrait également, dans un travail ultérieur, mesurer plus précisément l'influence qu'a pu exercer la crise de la théologie catholique du vingtième siècle (de la nouvelle théologie des années 1940 au concile Vatican II) sur l'évolution même de la figure messianique dans le roman français, Bernanos écrivant avant cette crise et mourant en 1948, Tournier écrivant dans son sillage direct et se nourrissant explicitement des sciences humaines qu'elle a contribué à légitimer dans le champ intellectuel catholique. Une telle enquête permettrait sans doute d'historiciser plus finement le passage d'un messianisme sacrificiel, encore attaché aux catégories de la faute et de la rédemption substitutive, à un messianisme mythique, plus attentif aux structures anthropologiques universelles du sacré telles que les ont dégagées Mircea Eliade ou Claude Lévi-Strauss, dont l'influence sur Tournier est largement attestée par sa propre formation philosophique.

Quoi qu'il en soit de ces prolongements possibles, il demeure que Bernanos et Tournier, chacun à sa manière, ont fait du roman le laboratoire d'une pensée du salut qui refuse toute facilité. C'est peut-être là, en dernière analyse, leur parenté la plus essentielle : tous deux ont compris que la littérature, à la différence du dogme ou du mythe qu'elle retravaille, ne peut jamais clore définitivement la question du salut, mais seulement la maintenir vivante, ouverte, et perpétuellement offerte à la relecture de chaque nouveau lecteur.

© IIJP 2026 | Volume 2, Issue 3, pp. 2696-2705 | ISSN: 2636-4484

Ouvrages cités

Balthasar, Hans Urs Von. *Le Chrétien Bernanos*. Traduit par Robert Givord, Éditions du Seuil, 1956.

Bernanos, Georges. *Sous le soleil de Satan*. 1926. Gallimard, coll. « Folio », 1982.

---. *Journal d'un curé de campagne*. 1936. Plon, 1974.

---. *Monsieur Ouine*. 1943. Gallimard, coll. « Folio », 1978.

Bouloumié, Arlette. *Michel Tournier : le roman mythologique*. Librairie José Corti, 1988.

---. « Tournier et les figures du sacré. » *Roman 20-50*, no. 12, 1991, pp. 39-58.

Bush, William. *Souffrance et expiation dans la pensée de Bernanos*. Lettres Modernes Minard, 1962.

Davis, Colin. *Michel Tournier: Philosophy and Fiction*. Clarendon Press, 1988.

Deleuze, Gilles. « Michel Tournier et le monde sans autrui. » *Logique du sens*, Les Éditions de Minuit, 1969, pp. 350-372.

Milner, Max. *Georges Bernanos*. Desclée de Brouwer, 1967.

Tournier, Michel. *Vendredi ou les limbes du Pacifique*. Gallimard, 1967.

---. *Le Roi des aulnes*. Gallimard, 1970.

---. *Gaspard, Melchior et Balthazar*. Gallimard, 1980.